

# Christine Klein-Lataud. *Précis des figures de style.*

Toronto: GREF, Collection Traduire, Écrire, Lire, N° 2, 1991.

Alain Baudot, directeur des Éditions du GREF, analyse finement, dans sa préface, le travail de Christine Klein-Lataud: «Modèle de clarté, il instruit par le seul classement proposé.» Un coup d'oeil sur la table des matières confirme cette déclaration. Parmi les nombreux traités de rhétorique ou de stylistique existants, celui de Christine Klein-Lataud (désormais CKL) opère un classement d'une logique rigoureuse. Et, comme le souligne Baudot, ce n'est là qu'un des nombreux mérites du livre.

Après un bref historique, CKL définit la figure de rhétorique comme «une façon particulièrement frappante d'exprimer une pensée.» Guy Béart fait une figure de style lorsqu'il chante: «Elle avait, elle avait  
le Pondichéry facile...»

Une autre universitaire canadienne, Laure Hesbois, avait publié en 1986 un recueil intitulé *Jeux de langage*, qui recensait aussi les figures de rhétorique. Les deux livres ont de grands mérites et beaucoup de points communs. On ne réinvente pas la rhétorique. Mais CKL a l'avantage de présenter un ouvrage d'un format beaucoup plus maniable, d'un contenu très concis et d'une présentation simple, claire, précise et systématique. On le consulte comme une sorte de dictionnaire, très agréable à lire, en raison de ses nombreux exemples divertissants. Cependant l'ordre alphabétique ne se trouve que dans l'index car le classement reste avant tout linguistique et rationnel.

L'analyse proprement dite commence (chapitre 3) par les figures jouant sur la *forme des mots*. Sur le graphisme d'abord:

«Je n'ai plus trop envie  
D'écrire des pohésies» (Boris Vian).

Queneau et Pérec en tirent toutes sortes d'effets que note bien *l'hauteure* (pourquoi pas!). D'autres iront plus loin encore en jouant sur la calligraphie, tel Appolinaire avec son poème *Le jet d'eau et la colombe poignardée*, dont la représentation sur le papier a la forme d'un jet d'eau. (L'icone de la colombe poignardée est laissée à l'imagination du lecteur).

CKL étudie ensuite les figures jouant sur le phonétisme. On supprime, on ajoute, on répète: *gzakt* pour *exact*; *tristouillet* pour *un peu triste*, etc. C'est aussi le champ des allitérations, assonnances, rimes. On permute également des sons ou des syllabes, dans le jeu bien connu des contrepèteries: «Femme folle à la messe» décodé comme «Femme molle à la fesse.»

Avec le calembour, qui est approximation phonique, on joue en même temps sur le sens. Les journaux en font grand usage et CKL note fort justement qu'il s'agit souvent

de références culturelles: «le degré Zorro de l'écriture renvoie au titre de Barthes: «Le degré zéro de l'écriture.» Il aurait peut-être fallu, puisqu'on est dans la jungle terminologique de la rhétorique, noter que *l'à peu près* consistant à dire, par exemple, «fier comme un petit banc» pour «fier comme Artaban,» est un procédé fort répandu d'étymologie populaire, appelé par les linguistes *attraction paronymique*. Les auteurs populistes comme Queneau, Tremblay et surtout Sol, en font grand usage. La question reste de savoir quand cet usage censure, s'il est jeu, moquerie ou représentation d'un état de langue que l'auteur raille ou non. Certaines de ces représentations populaires sont presque passées dans l'usage courant, telle «tête d'oreiller» pour «taie d'oreiller.» Le jeu de langage ultime constitue en ce que Jean Tardieu appelait «la langue-moi.» CKL cite ce délicieux extrait de Tardieu, emprunté à *Un mot pour un autre*:

–Chère, très chère peluche! Depuis combien de trous, depuis combien de galets, n'avais-je pas eu le mitron de vous surer!

–Hélas! Chère! J'étais moi-même très vitreuse!

La compréhension est assurée par un modèle syntaxique, comme le montre CKL mais, faudrait-il ajouter, parfois aussi phonologique.

Quant aux *créations de mots*, elles font partie de la vie du langage. On fabrique «solutionner,» plus économique que trouver une solution,» sur un paradigme verbal qui fonctionne bien. Les *forgeries* sont surtout l'oeuvre des poètes. On en trouve beaucoup chez Rabelais, en particulier dans le livre Cinq, lorsque Panurge arrive au pays des Lanternois. CKL cite, plus près de nous, l'exemple célèbre de Michaux, dans *Le grand combat*:

Il l'emparouille et l'endosque contre terre  
 Il le raque et le roupète jusqu'à son drâle  
 Il le pratèle et le libuque et lui baroufle les ouaillais.

Certains des termes forgés le sont de toute pièces. D'autres recèlent des unités de sens minimales. On peut reconnaître là, selon CKL, *s'emparer, dos, ouïe*. On pourrait aussi sans doute recomposer *emparouiller* à partir du croisement de *emparer* + *dérouiller* (argot pour *battre*, qui se trouve être le thème du poème).

Les *mots-valises* résultent aussi de la combinaison de deux ou plusieurs unités de sens, plus aisément identifiables que «l'emparouille» de Michaux. On a alors la «mouchenculade» de Rabelais, la «francophonie» de Sol, ou la définition de Finkelkraut pour le «baiseness: affaire sentimentale menée selon la gestion capitaliste.»

La deuxième grande partie du livre (chap. 4) se rapporte à l'ordre des mots: transgression de règles syntaxiques, altérations, répétitions, inversions, parallélismes, etc. Le problème posé par CKL est de savoir où se trouve *la norme*, lorsque la rhétorique nous apprend qu'une figure de construction est un *écart*. Sa réponse, un peu normande, est pragmatique: «Force est de se fier à une perception, née de l'habitude de lecture, et

équivalent à un modèle syntaxique sous-jacent qui fait percevoir un ordre de mots comme *anormal* ou une phrase comme *trop longue*.» Les riffaterriens ajouteront que l'écart n'est définissable comme tel qu'en contexte. Mais cela reste encore fort discutable. Parmi les figures examinées, l'une des plus courantes, depuis Céline, est sans doute le mélange de l'oral et de l'écrit dans la littérature moderne. La «faute» de grammaire sous la plume d'Antonine Maillet ou de Tremblay n'est pas une erreur mais une figure de style, dit fort justement CKL. Il faut peut-être ajouter que l'écrivain qui veut être lu se contente généralement de ce que Charles Bally appelait *l'émaillage* dialectal ou sociolectal du texte littéraire. Lorsque Giono veut faire provençal, il lui suffit de quelques tournures syntaxiques ou de quelques expressions *déviantes* pour le français standard. Au-delà, il ne s'agit plus de rhétorique mais de dialectologie.

L'énumération de toutes les figures de style jouant sur la syntaxe ferait, à elle seule, un joli poème: *anacoluthie, ellipse, asyndète, anaphore, anadiplose, hyperbate, chiasme, hypallage...* CKL les classe en quatre grandes parties: 1. Violation des règles syntaxiques 2. Altération de l'ordre habituel de la phrase 3. Mise en relief 4. Figures jouant sur les actes de paroles.

CKL montre que la plupart de ces figures font partie de l'usage courant de la langue parlée. Ce que CKL coiffe du chapeau de *mise en relief* recouvre les répétitions simples, celles du début de vers (anaphores) celles de la fin (anadiplose), la reprise de construction (hyperbate), l'inversion, la dislocation, le parallélisme, la répétition par croisement de termes (chiasme). Pour la logique taxonomique, sans doute eut-il été souhaitable de trouver une autre étiquette, recouvrant l'ensemble des phénomènes de cette troisième partie; comme par exemple «Divers types de réitérations.» On pourrait arguer, en effet, que la *mise en relief* est un *effet* résultant de procédés rhétoriques. On trouve aussi bien des mises en relief par les procédés des trois autres catégories.

La troisième grande partie de l'ouvrage (chap. 5) examine les figures portant sur le sens, du type «Mettez un *tigre* dans votre moteur.» C'est ce que les anciens appelaient les *tropes* et dont les variantes sont la synecdoque, la métonymie, l'antonomase et la métaphore. CKL en donne une analyse, traçant les frontières parfois subtiles entre chaque trope.

CKL soutient que l'opposition entre *métaphore* et *comparaison*, habituellement utilisée pour dévaluer la seconde, ne tient pas à l'analyse. La poésie ne dépend certes pas de cette différence formelle. Breton l'avait bien senti, nous rappelle CKL, lorsqu'il écrivait: «Le mot le plus exaltant dont nous disposons est le mot COMME, que ce mot soit prononcé ou tu.» Les métaphores s'usent et deviennent clichés. À l'inverse, le poète les réactive, les prenant littéralement au pied de la lettre. D'où ce joli exemple emprunté à Prévert: «On a beau avoir une santé de fer, on finit toujours par rouiller.»

Parmi les figures les moins connues, CKL nous rappelle la syllepse et l'antanaclase. La syllepse utilise le même mot avec deux sens à la fois: «Un tailleur deux pièces salle de bains» (Queneau). L'antanaclase est proche de la syllepse mais joue sur plusieurs occurrences: «Proculeius reprochait à son fils qu'il *attendait* sa mort, et celui-ci lui ayant

répliqué qu'il ne l'attendait pas; eh bien! reprit-il, je te prie de l'attendre» (Quintilien). CKL examine enfin les figures d'opposition (antithèse, oxymore, paradoxe) et les figures quantitatives litotes, euphémismes, antiphrases). Connues ou oubliées, toutes ces figures reprennent, grâce à la verve talentueuse de CKL, une saveur délicate.

Et l'ouvrage se termine sur les *figures de pensées*, qui ne sont en fait, comme le rappelle CKL, après Fontanier, que des stratégies discursives. Ainsi la figure de pensée appelée *sustentation*, qui consiste à tenir en haleine son auditeur. Ici encore, on pourrait dire que l'effet a été confondu avec la cause. Plusieurs procédés rhétoriques peuvent être utilisés pour le même résultat. Une figure dite de pensée, comme l'*ironie* n'a pas de marque linguistique. C'est le contexte ou l'intonation qui nous guident. Quant à l'*allusion*, que CKL replace fort justement dans le contexte de l'*intertextualité*, elle est souvent utilisée à des fins parodiques. Elle établit une connivence entre lettrés et — pourrait-on ajouter — mandarins d'une même intelligentsia!

Une conclusion dense et concise, résume les grandes lignes de l'ouvrage qui s'attache essentiellement aux formes de l'expression linguistiques, tout en montrant l'interférence des figures entre elles. Toute figure ne prend sa valeur que dans le texte où elle s'inscrit. Les figures font partie de l'oeuvre. Mais on ne peut confondre figures et littérature. Les nombreux exemples du livre prouvent bien que les figures appartiennent à la langue parlée avant de recevoir une utilisation littéraire. CKL nous laisse sur notre faim lorsqu'elle déclare que les figures ont un caractère intersémiotique. Elles appartiennent à toutes les langues mais aussi à d'autres systèmes sémiotiques comme la peinture ou le cinéma. «Un gros plan de détail, par exemple, fonctionne comme une synecdoque de l'objet ou de la personne. Un enchaînement peut être métaphorique, un grossissement hyperbolique, etc.» Il reste là, pour CKL, un bel ouvrage à écrire!

Le livre se termine par une courte mais excellente bibliographie sélective commentée, suivie d'une bibliographie plus complète, à laquelle il manque pourtant la référence à Laure Hesbois. Elle aurait mérité de figurer à ce générique. Un index fort bien fait clôt le tout.

L'un des grands mérites de ce petit livre est que CKL a toujours tout prêt l'exemple pertinent, l'exemple qui fait mouche, que l'on va retenir parce qu'en même temps il est rarement innocent. La féministe fait ainsi remarquer au passage que «le choix de l'objet choisi pour en désigner un autre n'est pas neutre. Utiliser, pour désigner les femmes, la métonymie *jupon* ou celle de *robe* ne revient pas au même.» Deux exemples le prouvent:

«Il avait une peur malade des *jupons* qui lui faisait baisser les yeux dès qu'une cliente le regardait en souriant» (Guy de Maupassant).

«Grâce à vous, une *robe* est passée dans ma vie» (Edmond Rostand).

Commentaire de CKL: «Une robe, c'est la femme des cours d'amour. Le *jupon*, c'est la femme que l'on court et que l'on trousse. Même figure, mais de valeur opposée.»

Souvent aussi, la citation recèle une intention ludique qui ne manquera pas de réjouir le lecteur d'un livre par ailleurs aussi sérieux.

Christine Klein-Lataud a réalisé le tour de force de réunir en un court volume l'essentiel des connaissances sur la question et de les présenter sous la forme la plus attrayante qui soit. Ce livre de haute qualité, qui vient d'obtenir le *Prix de l'APFUC*, va rejoindre un autre de la même veine, publié également au GREF, celui de Jean-Marie Klinkenberg, *Le sens rhétorique, Essais de sémantique littéraire*. Deux ouvrages à ne pas manquer, que l'on soit littéraire, stylisticien, linguiste ou que l'on ait tout simplement l'esprit curieux.

Pierre Léon  
*Université de Toronto*